

FÉMINISME MADE IN U.S.A.

Des questions
de vie et de mort

Que se passe-t-il du côté des militantes américaines ? Que font-elles ? Que disent-elles ? La question est vaste : il se passe beaucoup de choses dans un pays comme les États-Unis. Et nos voisines sont bien loin de nous. J'ai beau vivre à dix kilomètres de la frontière, il me semble difficile d'entretenir un lien direct avec les féministes américaines, sinon à travers des journaux et périodiques qui accusent fatalement un certain décalage par rapport à la réalité.

Quant aux livres, si l'on se fie aux libraires, la plupart nous parviennent un, deux ou même trois ans après leur parution, en traduction française via Paris, de surcroît.

Désespoir ! Car si les féministes françaises, belges ou italiennes nous fascinent – et nous séduisent dans certains cas ! – à cause de la parenté de langue et de culture (l'héritage des Classiques, pensez donc...), il est clair que les Américaines nous ressemblent au moins autant que les Européennes, leurs expériences et leurs démarches nous sont étrangement familières, bien qu'elles nous devancent souvent d'une petite longueur. Bref, le féminisme québécois est aussi apparenté au féminisme américain que nos sociétés respectives sont à la fois semblables et différentes l'une de l'autre.

Or, par les temps qui courent, aux États-Unis comme chez nous et comme partout ailleurs, les femmes traversent une étape difficile à caractériser mais dont certains traits évoquent une période de mûrissement, d'adaptation et d'approfondissement. L'explosion formidable du mouvement des femmes, entre 1960 et 1980, avec ses revendications et ses victoires, a transformé considérablement la situation socio-politico-économique globale et – surtout – provoqué un grand branle-bas des consciences. Mais l'évolution s'effectue lentement. Il faut beaucoup de temps pour comprendre, intégrer, digérer.

Les Américaines, tout comme les Canadiennes, les Françaises et les autres, en sont encore à mesurer l'ampleur et la profondeur de ces changements. Par conséquent, le ton n'est plus seulement à la revendication. Nous avons des acquis et nos gestes quotidiens parlent de ces acquis. Le ton a changé, donc, mais le quotidien fournit encore sa part de luttes. Car les acquis sont limités et ils sont loin d'être immuables.

Les revues et magazines publiés traduisent donc deux courants. D'abord la célébration des acquis : c'est la **vie** que nous apprenons à réinventer avec l'élan que nous donne le féminisme. Ensuite c'est la poursuite des luttes encore à gagner, car les acquis sont limités et fragiles. Guerres, violences, agressions, porno : c'est la **mort** qui nous menace et que nous

combattons.

Nouvelles héroïnes

Prenons l'exemple de **MS**. Papier glacé quadrichrome, fort tirage, c'est probablement le plus populaire des magazines féministes américains. Chaque mois, **MS** fournit sa ration de pratico-pratique, style : «faut-il utiliser l'éponge contraceptive ?», ou «les plaisirs secrets et les dangers cachés de la nourriture».

N'empêche que d'un numéro à l'autre, il me semble voir émerger une interrogation plus globale de la société patriarcale à travers des cas concrets rencontrés dans la vie de tous les jours. Ce questionnement s'approfondit, pour ne pas dire qu'il se «radicalise», c'est-à-dire que l'interrogation porte de plus en plus sur la **racine** des problèmes et non plus sur les seules manifestations.

Par ailleurs, il semble se dégager d'une revue comme celle-là une assurance nouvelle, comme si ces vingt années de mouvement nous amenaient, nous les femmes, à croire en ce que nous savons, à écouter ce que nous disons, à valider ce que nous pressentons.

En feuilletant les douze numéros parus au cours de 1983, il est intéressant de constater que presque chaque mois, **MS** présente une femme. Mais pas n'importe quelle femme. La plupart du temps, il s'agit d'une femme qui a remporté une victoire... contre l'État, contre les hommes sexistes, contre le système. Avocat, écrivain, athlète, artiste, dans tous les cas, ces femmes projettent une image renouvelée du rôle et de la place des femmes dans la société. On assiste ainsi à un défilé de nouvelles «héroïnes» qui ne sont plus vantées pour leurs attraits physiques ou leurs talents de servantes, mais plutôt pour leurs mérites comme féministes.

TRIVIA, la dernière née des revues féministes intellectuelles, présente aussi un portrait de femme dans chaque numéro. Des femmes ordinaires qui ont eu des vies remarquables, ou l'inverse. C'est là une des façons qu'ont trouvées les éditrices de ce **Journal of Ideas** de diffuser, pour les faire partager, les plaisirs issus des visions nouvelles provoquées par le féminisme. Il y en a d'autres, comme retracer

la généalogie de l'amitié entre les femmes (Janice Raymond), jeter un peu de lumière sur l'humour féministe (Kate Clinto), explorer le vocabulaire ré-inventé par les lesbiennes pour dire leurs amours (Debbie Alicen) ou épiloguer sur le luxe de la luxure luxuriante (Mary Daly).

Ce qu'on trouve également dans **TRIVIA**, comme dans la revue **SIGNS** publiée aux presses de l'Université de Chicago depuis huit ans, ce sont des explorations de nos différences. Car c'est sans doute un des principaux acquis de ces vingt dernières années de féminisme de nous avoir permis de tisser entre nous une solidarité telle qu'on ose désormais aborder les différences qui nous distinguent les unes des autres.

Différences économiques, certes, mais surtout idéologiques, politiques, sexuelles. Pour les Américaines, en plus, couleur et race créent des clivages significatifs. De plus en plus, les Noires, les Portoricaines, les Amérindiennes, entre autres, établissent leur identité à partir de leurs spécificités culturelles. Le dernier numéro de **SINISTER WISDOM**, intitulé **A Gathering of Spirit**, est entièrement constitué d'œuvres, poèmes, dessins, textes et essais réalisés par des femmes amérindiennes d'Amérique du Nord.

Le clivage le plus senti et sans doute le plus commenté est celui qu'entraîne l'orientation sexuelle. Entre pratiques hétérosexuelles et lesbianisme existent de nombreux points de tension, soulevés le plus souvent à partir du point de vue des lesbiennes. L'éclairage projeté par Adrienne Rich sur le conditionnement à l'hétérosexualité obligatoire et l'oblitération systématique de l'existence lesbienne – dans un texte remarquable publié d'abord dans **SIGNS** puis traduit en France et reproduit ici par *La Vie en rose* – a sans doute entraîné la plus vive remise en question de ce qui jusqu'ici pouvait avoir l'air d'un «choix librement consenti».

Ailleurs, on accorde beaucoup d'importance au corps, à la santé, au bien-être. **OFF OUR BACKS**, un journal mensuel identifié aux lesbiennes féministes, consacre une partie importante de son numéro de janvier 1984 aux athlètes et à la place des femmes dans le sport. Avec les répercussions qu'entraîne le développement des technologies micro-informatiques, les nombreuses facettes du bien-être physique font l'objet des préoccupations les plus fréquentes.

Ressac et ressentiment

MS choisit une femme de l'année. La dernière à coiffer le titre se nomme Carole



Gilligan. La quarantaine studieuse, psychologue et professeure à la réputée Harvard Graduate School of Education. Ses idées, ses recherches et l'orientation de ses travaux en feraient une des leaders de la révolution des valeurs qui marque la fin du siècle. Dans un ouvrage intitulé *In a Different Voice* (publié en 1982 au Harvard University Press), elle livre ses observations sur les différences entre hommes et femmes dans la façon de définir et d'acquiescer des valeurs morales.

Dans notre culture, soutient Gilligan, les hommes ont tendance à considérer le monde à partir de leur propre autonomie et se sentent terriblement menacés par l'intimité, alors que les femmes ont tendance à voir l'univers en termes de liens entre les personnes (**connect-edness**) et sont par conséquent terriblement menacées par l'isolement. On dit que les observations de cette universitaire conduisent à des conclusions fascinantes et ouvrent des sentiers inexplorés pour celles et ceux qui cherchent à augmenter les possibilités de compréhension entre les sexes.

On comprend donc le choix de Gilligan. Car telle est la préoccupation majeure d'un grand nombre de femmes : comment trouver le filon de la compréhension entre les sexes en cette époque difficile où les gains du féminisme ont souvent pour effet de braquer les hommes contre nous ? Les nouvelles façons de voir et d'agir proposées par les féministes ont engendré un inconfort relatif dans les rapports traditionnels entre hommes et femmes. On pourrait même parler d'un **backlash**, comme disent les Américaines.

Ce ressac se nomme l'antiféminisme. Pour Andrea Dworkin, qui publie dans **TRIVIA**, l'antiféminisme n'est rien de moins qu'une manifestation politique de la misogynie patriarcale séculaire. Prostitution et pornographie sont les deux faces de cette médaille.

La question est de savoir si ce ressac, le fameux **liberal backlash**, qui regroupe en une alliance hétéroclite les antiféministes irréductibles et les pseudo-féministes modérées, aura raison du mouvement des femmes. La question est soulevée un peu partout, notamment dans **MS** où on s'interroge sur l'avenir (incertain ?) du féminisme en 1984. Dans un texte signé conjointement par des noms aussi prestigieux que Nancy Chodorow, Deirdre English, entre autres, on tente de circonscrire le contexte qui favorise l'émergence de cet antiféminisme. L'économie, d'abord, où la rareté favorise la concurrence pour les quelques emplois disponibles. Temps idéal pour renvoyer les femmes à la raison. Ensuite les

sentiments. Ou plutôt le ressentiment gardé secret jusqu'ici par certains hommes dans la quarantaine qui, après avoir épousé une ménagère, se retrouvent dix ans plus tard, mariés à une femme de carrière. Ressentiment aussi de toute cette génération de couples qui a tenté laborieusement, au prix de maints efforts, de créer un monde plus égalitaire et qui blâment aujourd'hui le féminisme pour les frustrations qu'entraînent dix années passées à essayer vainement de réussir en même temps une carrière et une famille.

Il est facile de faire porter au mouvement des femmes tous les maux de la société contemporaine et de reprendre la vieille chanson qui glorifie la maternité et magnifie les satisfactions qu'elle procure à celles qui s'y consacrent exclusivement. Le malheur, avec ce ressac «libéral», c'est qu'il tente de résoudre des problèmes réels liés au travail et à la famille en nous renvoyant aux situations traditionnelles d'où tout ce mouvement a originé.

Et autres débats

C'est dans ce climat agité que fleurissent des thèses ambiguës comme celle selon laquelle nous serions toutes habitées d'un complexe de Cendrillon, sorte de penchant à la dépendance qui nous empêcherait de nous affirmer et nous amènerait à redouter plus que tout au monde le stress que procurent l'affranchissement et l'autonomie. De là à préciser que les gains des féministes provoquent une augmentation du taux d'anxiété chez la plupart des «femmes ordinaires», il n'y a qu'un pas franchi allégrement par Colette Dowling, auteure de ce best-seller de poche, **The Cinderella Complex**.

Bien entendu, la cible de cette nouvelle droite libérale n'est nulle autre que la Femme-mariée-mère-de-famille-travailleuse-salariée. Dans **SIGNS**, Zillah R. Eisenstein démontre de façon convaincante comment l'antiféminisme se présente comme un mouvement en faveur de la famille. Selon elle, il est aussi essentiel pour les politiciens des années 80 de définir une politique de la famille que de trouver un remède à l'inflation.

Évidemment, il s'agit là d'économie et d'idéologie. L'économie, c'est comme la guerre, le nucléaire ou les ordinateurs : on en parle partout. Chez les femmes comme ailleurs. Car l'échec retentissant de la longue bataille en vue d'obtenir par amendement constitutionnel la reconnaissance formelle de l'égalité des droits pour les femmes (ERA) et l'épineuse question de l'avortement ont fait place à des débats intenses sur la question de l'économie,

Pour en lire davantage, on peut consulter ou s'abonner à :

- ★ **Ms. Magazine**
Ms. Foundation for Education and Communication, Inc.
119 West 40 Street
New York
New York 10018, U.S.A.
- ★ **New Women's Times**
804 Meigs Street
Rochester
New York 14620, U.S.A.
- ★ **Off Our Backs**
1841 Columbia Road, No. 212
Washington DC 20009, U.S.A.
- ★ **Signs**
The University of Chicago Press
Journals Division
P.O. Box 37005
Chicago, Illinois 60637, U.S.A.
- ★ **Sinister Wisdom**
P.O. Box 1023
Rockland, ME 04841, U.S.A.
- ★ **Trivia**
P.O. Box 606
N. Amherst, MA 01059, U.S.A.

du nucléaire ou des ordinateurs.

Pour ce qui est de l'idéologie, des études empiriques de plus en plus nombreuses et diversifiées viennent appuyer les théories féministes et donner un fondement à des réalités auxquelles les femmes croyaient depuis longtemps déjà. C'est le cas de la violence et de son impact sur la société. Cette violence épouse plusieurs visages : viol, harcèlement sexuel, pornographie.

Il est clair pour plusieurs d'entre nous comme pour Susan Griffin (qui s'exprime dans **The Way of All Ideology, SIGNS**, Spring 1982) et pour Kathleen Barry ("**Sadomasochism**" : **The New Backlash to Feminism, TRIVIA**, no. 1, Fall 1982) que la pornographie, tout comme le racisme, est une idéologie de négation de l'autre, de haine de ce qui est différent de soi, où le **non-je** devient l'ennemi à contrôler et à abattre. La pornographie n'a rien à voir avec la sexualité ni avec la liberté d'expression. C'est une affaire de violence, de guerre, de menaces et de mort.

De la même façon, le déploiement d'usines nucléaires et d'armements de toutes sortes n'a rien à voir avec la sécurité ou l'énergie ; ce sont davantage affaires de menaces et de mort. Faut-il alors s'étonner de retrouver autour de ces deux questions, la pornographie et le nucléaire, les plus importants regroupements de femmes et les revendications les plus fortes ?

Aux États-Unis comme ailleurs, le féminisme est bel et bien vivant. C'est une question de vie ou de mort.

ARMANDE SAINT-JEAN